Les amis du Prieuré et le projet « Aurora » à Useldange

Texte : Aurore Di Liberto[1]

Le petit village d'Useldange, peuplé d'un peu plus de 2000 habitants, s'est développé il y a plusieurs siècles autour d'un majestueux château encore bien visible aujourd'hui. Vieux de plus de 800 ans, ce dernier a connu diverses destructions, réfections, modifications dues aux différents événements qui l'ont impacté. De même, celui-ci a vu se succéder des lignées de seigneurs ainsi que des religieux bénédictins pour lesquels un prieuré a été fondé au centre du village dès le XIIe siècle. C'est d'ailleurs à cette période qu'Useldange commence à se développer, s'adaptant à sa topographie locale légèrement accidentée et marquée par l'affluent de deux cours d'eau, l'Attert et le Schwébach, qui se croisent au pied d'une colline d'une hauteur de plus de 250 mètres. Le château y est érigé, surplombant le village et ses environs. Le choix de l'emplacement suscite alors un certain nombre d'interrogations.

En effet, pourquoi a-t-il été construit sur ce promontoire rocheux et par qui ? Quel a été son statut au fil des siècles ? Château défensif ? Château de prestige et d'apparat ? Bâtiment d'observation ? Et d'ailleurs, à quoi ressemblait le paysage qui l'entoure ? A-t-il évolué selon les modifications qui ont pu être apportées à son environnement local ?

Afin de répondre à toutes ces questions, nous avons mis en place un projet de recherche scientifique, élaboré en collaboration avec l'association « Les amis du Prieuré », l'INRA[2] et l'Université du Luxembourg.

Quel est l'intérêt du projet ?

Le projet présente un intérêt majeur tant pour le tourisme luxembourgeois que pour le patrimoine ou encore la recherche. En effet, le but est de non seulement approfondir nos connaissances sur Useldange et les communes limitrophes avant, pendant, et après la construction du château mais aussi de déterminer ce qui justifie le choix de son emplacement.

De même, en étudiant l'évolution du paysage environnant, il nous sera désormais possible d'appréhender les modifications apportées par l'homme et, nous l'espérons, de préparer l'avenir de la commune. En effet, si, par exemple, nous découvrons des traces d'anciens fossés dans une zone facilement inondable, il nous sera possible de proposer leur réhabilitation pour un meilleur confort.

Notre objectif est donc de mieux comprendre le passé, dès les premières occupations sur le territoire, et ce, jusqu'à aujourd'hui, en combinant plusieurs disciplines : l'archéologie, l'histoire, la géologie et la pédologie etc. Toutes ces informations sont alors intégrées dans un Système d'Information Géographique (SIG), c'est-à-dire un logiciel de cartographie qui permet de mettre en perspective ces données dans un système géodésique tout en utilisant les vues satellites comme support d'étude[3] (figure 1).

Comment se déroule le projet ?

La première étape consiste à récolter toutes les données nécessaires au projet. Les fouilles archéologiques, dès lors que nous possédons le plan, sont géoréférencées puis vectorisées afin de mieux distinguer la morphologie des sites dégagés (*villa*, atelier de fabrication, nécropoles etc.) (figure 2). De plus, les découvertes récentes de Romain Jacoby et de Marco Pavani ainsi que toutes autres découvertes fortuites sont pointées dans le SIG et associées à une base de données (figure 1).

Dans le même temps, les cartes et les cadastres anciens et récents sont aussi superposés après avoir été géoréférencés de façon précise afin de reconstituer les parcellaires et chemins disparus. Une fois l'étape des récoltes des données terminée, il est alors possible de les exploiter. Par exemple, les vectorisations effectuées sur les cadastres anciens servent à étudier les morphologies du paysage rural autour du village (figure 3). De même, les tracés des frontières indiquées par certaines cartes entrent en compte. On développe, lors de cette étape, des réflexions et des interprétations au fur et à mesure de nos découvertes qu'il faut par la suite vérifier.

C'est ce qui constitue la prochaine phase de ce projet, la vérification sur le terrain. En archéologie, le terrain est primordial pour le chercheur spécialiste. Généralement on parle de fouilles préventives (qui consistent à intervenir lors de la construction d'un bâtiment afin de pouvoir dégager les éventuels artefacts avant qu'ils ne deviennent inaccessibles voire détruits) et de fouilles programmées (qui sont généralement mises en place sur des sites qui ne sont pas en danger et, tel un chantier-école, sont investies par des bénévoles, en particulier des étudiants en archéologie, leur dispensant des connaissances nécessaires à l'étude des sites).

---

1 Docteure en Histoire et Archéologie des mondes anciens avec Label européen, Post-Doctoral Researcher, Université du Luxembourg, Maison des Sciences Humaines, 11, Porte des Sciences, L-4366 Esch-Belval. Mail : aurore.diliberto@gmail.com

2 Je tiens à remercier Madame Christiane Bis-Worch de soutenir ce projet qui nous permettra de travailler en collaboration.

3 Pour plus d'informations sur l'utilisation des nouvelles technologies, voir notamment : https://www.echosciences-hauts-de-france.fr/communautes/doctorants-des-hauts-de-france/articles/archeologie-et-nouvelles-technologies-dans-les-hauts-de-france-vers-une-meilleure-comprehension-du-paysage-de-l-antiquite-a-nos-jours

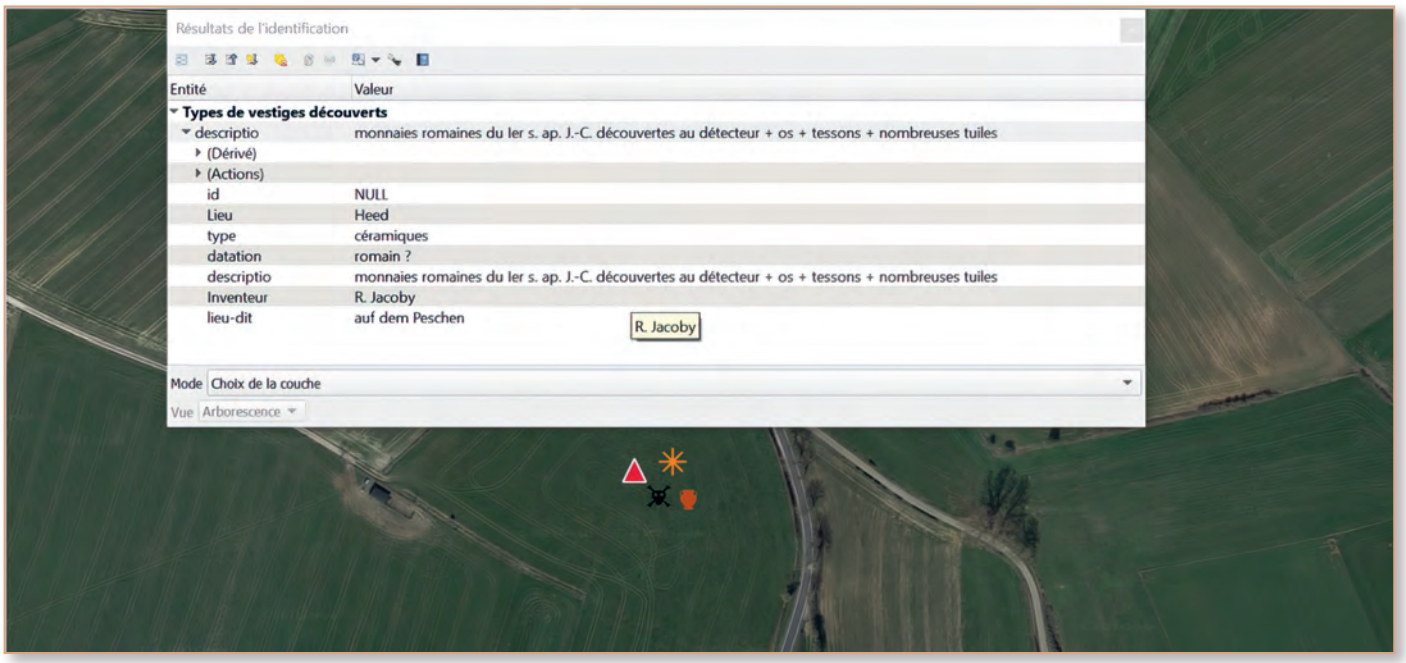

Figure 1. Indications de l'emplacement des découvertes sur un fond de carte Google Satellite

Figure 2. Exemple de plan lié à des sondages archéologiques à Isigny-sur-Mer (Normandie occidentale, RO : L. Paez-Rezende)

Figure 3. Vectorisation des chemins anciens du cadastre dit napoléonien sur la commune de Saint-Jores (Normandie occidentale ; SIG : A. Di Liberto).

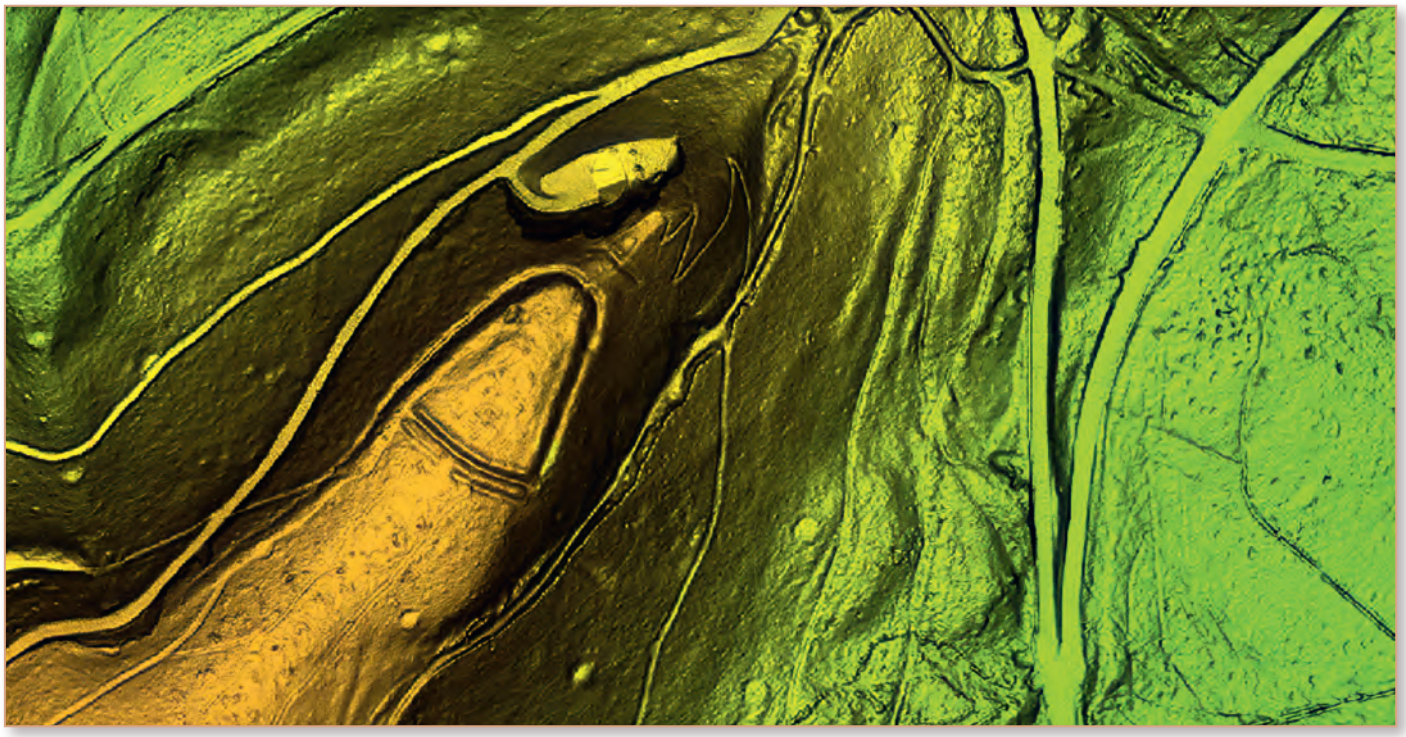

Figure 4. Vue LiDAR de l'éperon barré du mont Helpert (géoportail.lu)

Il s'agit, dans les deux cas, d'archéologie destructive puisque nous retirons chaque couche stratigraphique afin de voir ce qu'il y a sous nos pieds. Il existe pourtant un autre type d'archéologie, dite « non destructive », et qui permet d'apporter une partie des informations nécessaires à la compréhension d'une zone d'étude sans systématiquement creuser et qui complète, par là-même, les données issues des fouilles.

Tout d'abord il y a l'imagerie spatiale, qui, d'un simple clic sur internet, permet de voir, depuis un satellite l'ensemble d'un territoire. Grâce à cette technique, il est possible d'identifier des anomalies de terrains invisibles au sol. Dans cette même catégorie, on peut y ajouter, les photographies aériennes prises depuis un avion, un ULM ou encore un drone. Grâce au travail de la terre, dans les prairies comme dans les labours, les plantes et les herbes poussent de manière différente selon ce qu'il se trouve à leurs racines. Par exemple, si un mur en pierre est encore présent sous un champ de maïs, alors la pousse y sera ralentie autour du muret. À l'inverse, si des fossés ont été creusés, la végétation sera plus haute à cet emplacement. Cette méthode nous permet donc, dans un premier temps, de repérer des sites archéologiques enfouis sous la végétation[4].

Dans la même optique, une nouvelle technologie nommée LiDAR **(figure 4)** a été créée dans le but de sonder le sol, notamment dans les zones forestières. En effet, les photographies aériennes ne peuvent passer à travers les feuilles des arbres tandis que le LiDAR peut en faire abstraction, délivrant alors d'innombrables nouvelles découvertes. Il s'agit de procédures peu couteuses puisque ces données sont disponibles en ligne en ce qui concerne le Luxembourg[5].

Ensuite, la prospection pédestre consiste à se rendre sur le terrain repérer la présence de site archéologique grâce au mobilier ramassé en surface. Cette procédure est plus encadrée et nécessite l'autorisation du propriétaire du terrain ainsi que celle du ministère. En effet, tout mobilier récupéré par le prospecteur doit impérativement être signalé et déposé au service de l'archéologie afin qu'il y soit étudié. Grâce à cette méthode on peut non seulement évaluer une superficie d'occupation mais aussi proposer une première datation approximative du site[6].

Enfin, la prospection géophysique est la plus précise puisqu'elle consiste à sonder le sol à l'aide de machines mesurant la résistivité électrique de celui-ci. Grâce à la prospection géophysique, il est possible de déterminer l'emplacement exact d'un bâtiment en pierre par exemple, puisque les murs possèdent une résistivité plus élevée que la terre végétale.

Bien que non destructives, toutes ces méthodes doivent être minutieusement choisies selon le terrain à étudier. Dans notre cas, ce seront essentiellement des prospections pédestres qui seront menées dans des zones présentant une indigence documentaire trop importante, nous empêchant d'évaluer leur place dans l'environnement d'Useldange au fil des années.

La dernière étape consistera à la publication de nos réflexions et de nos résultats sous forme de livrets destinés au grand public mais aussi d'articles scientifiques. Des conférences et des communications lors de colloques scientifiques sont, de même, prévues.

Les premières réflexions

Au terme de nos premières semaines d'investigation, un certain nombre de réflexions ont germé concernant, notamment, les premières occupations du secteur. En effet, les découvertes d'outils préhistoriques montrent que des hommes étaient installés dans les environs au néolithique ou au mésolithique. L'absence d'abris sous roche et de grottes suppose qu'ils devaient y avoir construits des cabanes sur poteaux en bois comme on en retrouve sur des sites de ce type.

La vie domestique se développe et ces hommes préhistoriques perfectionnent leur maîtrise dans le domaine des arts, de l'artisanat, de la guerre etc. Ces celtes apprennent à mieux se protéger, en construisant des remparts, et à s'approvisionner en étendant leurs routes commerciales. Dans le Duché du Luxembourg sont connus de grand sites protohistoriques tel que l'oppidum du Titelberg[7] situé dans le sud-ouest du Grand-duché.

4 Pour plus d'informations sur l'archéologie aérienne se référer à Roger Agache, dont la bibliographie a été réunie dans cet article : Blanchet J.-C., Ben Redjeb T., Bréart B., « Bibliographie de Roger Agache » dans *Revue archéologique de Picardie*, n°3-4, 2011, p. 12-19 ; ou encore à l'ouvrage de Jacques Dassié : Dassié J., *Manuel d'archéologie aérienne*, éd. Technip, 2000.

5 Voir sur le site : https://map.geoportail.lu/theme/main?lang=en&version=3&zoom=14&X=668783&Y=6396730&rotation=0&layers=1752-231-2615&opacities=1-1-0&time=----&bgLayer=blank

6 Toutefois, les superficies d'occupations déduites des ramassages de surface peuvent ne pas correspondre à la taille du site supposé. Sur cette question, voir l'article de Loïc Buffat : Buffat L., « De la prospection à la fouille : autour de quelques expériences réalisées en Languedoc », dans *Les formes de l'habitat rural gallo-romain. Terminologies et typologies à l'épreuve des réalités archéologiques*, colloque AGER VIII, Toulouse, 2007, Aquitania, supplément 17, Bordeaux, septembre 2009, p. 347-360.

7 Le site étant fouillé depuis 1907, de nombreuses publications existent, nous ne proposons qu'une liste non exhaustive et générale : Metzler J., *Das treverische Oppidum* auf dem Titelberg (G.-H. Luxemburg), Dossiers d'Archéologie du Musée National d'Histoire et d'Art 3, Luxembourg, 1995, 2 vol. ; Metzler J., Metzler-Zens N., Méniel P., Lamadelaine, une nécropole de l'oppidum du Titelberg, Dossier d'Archéologie du Musée National d'Histoire et d'Art, 6, Luxembourg, 1999. ; et plus récemment Metzler J., Gaeng C., Méniel P., L'espace public du Titelberg, Dossiers d'Archéologie 17, Luxembourg, 2016.

Les mobiliers découverts grâce à Romain Jacoby confirment leur présence aux alentours d'Useldange et plus loin encore, avec des zones davantage marquées par leur passage. Un denier romain, daté vers 78 av. J.-C. dont l'indice d'usure démontrerait une quarantaine d'années de circulation ou encore une monnaie grecque frappée à *Apollonia*[8], attestent d'un commerce international florissant. On peut dès lors commencer à faire le lien entre la construction du château d'Useldange et ces zones d'occupation qui se densifient au fil du temps. En effet, la Guerre des Gaules menée par César, n'a pas dépeuplé le territoire mais, au contraire, l'a finalement développé lors de la création de colonies romaines dont Trèves deviendra la capitale du nouveau pagus. On assisterait à ce moment à un phénomène d'acculturation plus que de romanisation puisque des cohabitations laisseraient place à un paysage romanisé. De plus, il a été maintes fois démontré que les terrains à Schandel regorgeaient d'artefacts de l'époque romaine[9], supposant l'existence d'un *vicus*. Bien que seules une prospection géophysique ou une fouille permettraient de vérifier cette hypothèse, il n'en reste pas moins que cette zone confirme une nouvelle fois une occupation importante dans les environs d'Useldange. Le village et le château n'existent pas encore, il faut attendre quelques centaines d'années et le développement de ces petites agglomérations alentours.

La fin de l'Antiquité est connue comme étant une période marquée par une indigence documentaire si importante, qu'elle est qualifiée de « *Dark Age* » ou « âge sombre »[10]. On sait pourtant que des peuples de l'est tels que les Francs, les Huns etc. s'installent dans les régions de l'ouest de l'Europe, sur les frontières orientales de la Gaule. À Useldange et ses environs, les nombreuses découvertes de tombes mérovingiennes ainsi que de bijoux et d'armes typiques seraient témoins soit de batailles soit d'une immigration conséquente marquée par la création de petits villages. Enfin, la découverte de tombes mérovingiennes à l'emplacement de *villae* romaines pose la question de leur réoccupation plusieurs années après leur abandon.

Figure 5. Monnaie romaine découverte lors d'une prospection par Romain Jacoby (photo : F. Siebenaler)

Conclusion

Le but de ce projet est de proposer une histoire plus approfondie du château d'Useldange tant aux Luxembourgeois qu'aux touristes étrangers mais aussi aux spécialistes et amateurs d'histoire et d'archéologie afin que chacun réalise l'importance de ce patrimoine au sein du Grand-Duché, et ce, depuis des siècles. Les investigations qui seront menées prochainement, notamment sur le terrain, permettront de renouveler nos connaissances sur ce territoire riche en artefacts et qui n'a dévoilé, pour l'instant, qu'une infime partie de son passé.

8 Je tiens à remercier Jean-Marc Doyen pour son aide précieuse concernant la lecture de ces monnaies. Sur l'étude de l'usure des monnaies et leur circulation, voir Doyen J.-M., Economie, monnaie et société à Reims sous l'Empire romain. Recherches sur la circulation monétaire en Gaule septentrionale intérieure, BSAC, T.100, n°1 et 2, Coll. archéologie urbaine à Reims, N°7, 2008.

9 Nous donnons ici une liste non exhaustive des publications se rapportant au mobilier découvert à Schandel : Krier J., « Coq en bronze de Schandel », *Bulletin d'Information Du Musée National d'Histoire Et d'Art*, Luxembourg 17, 2004, p. 45. Krier J., « Eine Bronzestatuette der Göttin Venus aus Schandel. », *Empreintes*, Annuaire Du Musée National d'Histoire Et d'Art, Luxembourg 1, 2008, p. 54-58 ; Rose H., « Eine Miniaturbronzemaske aus Schandel », *Empreintes*, Annuaire Du Musée National d'Histoire Et d'Art, Luxembourg 2, 2009, p. 106-111. De façon plus générale, se référer à la revue *De Viichter Geschichtsfrënd* qui met en avant les découvertes locales.

10 Les idées reçues concernant le haut Moyen Âge ne sont pas discutées dans cet article. Sur la question voir l'article d'Alban Gautier : Gautier A., « De l'usage des « Dark Ages » en histoire médiévale, 2017. https://normandie-univ.hal.science/hal-02131756v1/file/Me%cc%81nestrel%20Usage%20Dark%20Ages.pdf. Du côté de l'Archéologie, l'ouvrage de Joëlle Burnouf et Isabelle Catteddu renouvelle nos connaissances sur cette période : Burnouf J., Catteddu I., *Archéologie du Moyen Âge*, éd. Ouest-France, INRAP, 2015.